

trouaient les armées les plus profondes, mais ces procédés nouveaux avaient fait horreur. Le massacre de loin, la boucherie sans laisser les moyens de la défense répugnaient à cette fière noblesse si prodigue de son sang. Ce qui distingue l'homme d'armes du vilain n'est pas autre chose que l'habitude prise dès les jeunes années de se mesurer corps à corps avec l'ennemi. Pour tuer à distance, le faible vaut le fort, le lâche égale le vaillant, et le chevaleresque souverain de la Savoie défendit avec menace de renouveler ces cruelles et honteuses propositions.

Pendant que des arbalétriers adroits font pleuvoir une grêle de traits sur le château, les assiégés, munis de balistes puissantes, cherchent, à l'abri de leurs créneaux, à garder les approches du manoir. Les viretons, les carreaux volent, trouant les casques et faussant les armures. Les Dauphinois, passés maîtres dans l'art de la guerre, ne livrent aucune chance au hasard ; tout est prévu, il est facile de voir qu'un chef habile les commande, et les plus furieuses attaques sont repoussées par les plus héroïques efforts ; dans les hautes tours, d'abondantes munitions de guerre ont été accumulées ; les magasins regorgent de vivres et la confiance dans le sort des batailles ne fait pas encore défaut.

Et cependant la multitude est effrayante au dehors. Sous les yeux des princes qui ne ménagent pas leurs personnes, les soldats redoublent de témérité. Excités par l'ambition, l'amour de la bataille, la diversité de races et de drapeaux, l'audace naturelle au sang qui bouillonne dans leurs veines, les guerriers des Alpes et du Jura bravent les dangers et se jouent des plus affreux périls. Moins rudes, mais aussi braves, les Bourguignons les soutiennent, partagent leurs travaux et lancent un sarcasme avec le même empressement qu'un trait. Partout la force lutte contre la force, la ruse rencontre la ruse. Savoisien et Dauphinois, ces éternels ennemis, se cherchent,